PIERRETTE FLEUTIAUX

La saison de mon contentement

ROMAN

un endroit où aller

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Déclenché par l'apparition d'une femme au second tour des élections présidentielles, un texte lucide et généreux à la fois, qui dit ce qu'est et peut être le féminin, ce à quoi on voudrait le réduire et à quoi parfois il se réduit lui-même. Qui le dit avec émotion, par séquences, par fragments, par sursauts. Tout un territoire de la conscience, souvent négligé ou occulté. C'est une sorte de purgation de sentiments trop longtemps retenus.

Un livre qui passe avec une alacrité magnifique de l'intime à l'unanime, de la solitude à la multitude, de soi à l'autre, aux autres. Un livre où l'interrogation remplace l'injonction, un livre sur notre temps et, comme tel, un livre de réflexion.

PIERRETTE FLEUTIAUX

Lauréate du prix Femina en 1990 pour son roman Nous sommes éternels*, Pierrette Fleutiaux est l'auteur d'une œuvre de fiction de tout premier plan.*

DU MÊME AUTEUR

L'OS D'AUROCHS, nouvelles,
éditions du Chemin de Fer, 2007.
LES ÉTOILES A L'ENVERS. NEW YORK PHOTO-ROMAN (avec JS Cartier), Actes Sud, 2006.
LES AMANTS IMPARFAITS, roman, Actes Sud / Leméac, 2005 ; Babel, 2007.
DES PHRASES COURTES, MA CHÉRIE, roman, Actes Sud / Leméac, 2001, prix des Bibliothécaires ; Babel, 2003 ; J'ai Lu, 2004.
L'EXPÉDITION, roman, Gallimard, 1999 ; Folio n° 3405.
ALLONS-NOUS ÊTRE HEUREUX ?, roman, Gallimard, 1994 ; Folio n° 2890.
SAUVÉE !, nouvelles, Gallimard, 1993 ; Folio n° 2719.
NOUS SOMMES ÉTERNELS, roman, Gallimard, 1990, prix Femina ; Folio n° 2413.
MÉTAMORPHOSES DE LA REINE, nouvelles, Gallimard, 1985, Goncourt de la nouvelle ; Folio n° 2183.
LA FORTERESSE, nouvelles, Julliard, 1979.
HISTOIRE DU TABLEAU, roman, Julliard, 1977 ; Gallimard, Folio n° 2447.
HISTOIRE DU GOUFFRE ET DE LA LUNETTE, nouvelles, Julliard, 1976 ; Actes Sud, Babel, 2003.
HISTOIRE DE LA CHAUVE-SOURIS, roman, Julliard, 1975 ; Gallimard, Folio n° 2445.

Pour la jeunesse :
TRINI A L'ÎLE DE PÂQUES, Gallimard, Folio Junior, 1999.
LE CHEVAL FLAMME, Calmann-Lévy / Réunion des musées nationaux, 1998.
LA MAISON DES VOYAGES (avec Alain Wagneur), Gallimard Jeunesse, 1998 ; film La 5e et le CRDP.
TRINI FAIT DES VAGUES, Gallimard, Folio Junior, 1997.
MON FRÈRE AU DEGRÉ X, L'Ecole des loisirs, 1995.

© ACTES SUD, 2008
ISBN 978-2-330-00367-8

PIERRETTE FLEUTIAUX

LA SAISON DE MON CONTENTEMENT

un endroit où aller
ACTES SUD

THE WINTER OF OUR DISCONTENT

LE PREMIER VERS qui ouvre la pièce de Shakespeare *Richard III* contient les mots suivants : *the winter of our discontent*, généralement traduits par "l'hiver de notre déplaisir".

Seuls de tout ce long drame historique, ces mots s'étaient logés autrefois en quelque recoin de mon esprit et là ils étaient restés, sages et silencieux. Ils me sont revenus lors de la campagne présidentielle. Pendant plusieurs décennies, "l'hiver de notre déplaisir", à demi oublié, avait attendu son heure.

Or vers le mois de mars de l'année 2007, profitant des mouvements tectoniques qui se produisent sans cesse dans la mémoire, les mots ont surgi dans ma tête, comme neufs et lustrés de frais, prêts à servir, "nous

sommes là, maîtresse, ordonnez, nous ferons". Je les ai reconnus immédiatement, non pas seulement comme les vers d'une pièce du XVI^e siècle, mais comme des mots envoyés par le grand ordonnateur secourable qui se manifeste parfois dans nos vies. Il m'avait dépêché ces mots pour m'aider.

Le plus étrange, c'est qu'ils resurgissaient en leur contraire. Ils étaient là, l'hiver et son déplaisir, mais tout souriants, vivaces, vêtus de printemps et pétillants de plaisir. Ils chantaient en moi une mélodie nouvelle, qui avait pour nom "la saison de mon contentement".

Vous vous demandez bien de quoi je parle. Moi aussi, je me le suis demandé. De quoi s'agissait-il ?

Nous étions en pleine campagne présidentielle. Pour la première fois dans notre pays, une femme se trouvait en position de devenir chef de l'Etat.

Pour la première fois dans mon histoire personnelle, je me suis sentie *intimement* et *joyeusement* concernée par des élections.

C'est ce rapport entre les deux événements que j'ai besoin d'explorer ici.

Je ne sais s'il y avait eu, avant, un hiver de mon déplaisir, en revanche une chose était claire : la saison de mon contentement était là.

Pendant ces quelques mois, notre pays est devenu un grand théâtre politique. Mais pour moi il se passait quelque chose de nouveau, d'étrange, et d'assez déconcertant. La politique se faufilait jusque dans mon corps, remuant souvenirs, émotions, lectures, sensations fortes ou infimes, choses oubliées mais pas vraiment oubliées, images incongrues mais peut-être pas si incongrues. Une activité intense était à l'œuvre dans la maison de mon être. Je métabolisais la politique.

Ce que je vais raconter, c'est cette métabolisation de la politique durant la grande saison de mon contentement.

AFFICHES

Je sais peu de choses de la candidate. Je n'ai pas cherché à connaître sa vie. Parcourant un jour les sites Internet de la campagne, je suis tombée sur sa biographie. Je l'ai survolée à toute vitesse, comme gênée de faire intrusion là où je n'aurais pas dû.

Pendant les mois de la primaire socialiste, son visage s'est trouvé sur la couverture de quantité de magazines, je n'ai pas songé à en acheter un seul. Pourtant, mes parcours dans la ville en étaient tout éclairés. J'éprouvais du contentement à

voir ce visage sur les étalages des kiosques, aux vitrines des librairies, sur les affiches, et jusque dans les escaliers du métro, sur les feuilles abandonnées des journaux gratuits. Je m'écartais légèrement pour ne pas le fouler aux pieds, et poursuivais, avec un petit sourire pardevers moi.

Jalons partout dans la ville. Ce visage me souriait, oh pas vraiment à moi bien sûr, je n'allais pas jusque-là, mais souriait *pour* moi, voilà ce que je sentais, ce que je devais sentir, car sans aucun doute je marchais avec plus d'entrain. Et moi aussi je souriais, discrètement, rien que pour moi. Pendant ces quelques semaines, mon visage était doublé à l'intérieur d'un sourire mystérieux, je portais la Joconde en moi et personne ne le voyait.

Avez-vous jamais pensé à tous ces visages qui nous accompagnent dans nos parcours à travers la ville ? Ces visages, nous les subissons. Pour la plupart, ils ne m'évoquent rien. Animateurs ou producteurs de télévision, acteurs de séries américaines, chanteurs d'un mois, personnalités aux activités et à la renommée peu claires, gagnants de grands jeux dont j'ignore à peu près tout. Qui sont tous ces gens, pourquoi couvrent-ils nos murs, que nous disent-ils ? Quelle action d'éclat, de courage, de bonté, quelle

avancée de la pensée, quelle grande idée pour l'humanité leur ont valu d'être ainsi portés aux regards de tous ? Quelle histoire de notre culture proposent-ils, quelle éthique, quel idéal, quel sens ?

Longtemps les églises et cathédrales ont eu le privilège d'exposer des figures, de raconter une histoire, parce que ces figures et cette histoire appartenaient au religieux et étaient seules jugées dignes d'être exposées et racontées. Les grandes demeures privées ont pris la relève avec des représentations qui ne relevaient plus du sacré. Plus tard les galeries et musées. Puis est venu le temps des murs, dans le meilleur des cas confiés à de grands artistes. Puis le temps des surfaces et des supports.

Nous sommes au temps des surfaces et des supports. Les visages s'y succèdent en accéléré, pour la plupart ce sont des célébrités d'un jour, des inconnus jaillis à la surface par quelque bref remous du grand marigot où nous pataugeons tous, et plus ou moins vite aspirés de nouveau vers les profondeurs. Variantes de hasard du visage humain, assemblages de traits et de couleurs qui n'ont aucune nécessité interne, ne forment rien dont on éprouverait soudain en soi la correspondance. Correspondance

avec quoi… on ne sait, mais qui nous ferait sentir agrandis, élevés.

Mon regard glisse sur ces visages-là, sur les affiches qui les portent. Elles fatiguent la vue, elles rompent le fil intérieur d'une pensée, d'une rêverie, elles veulent s'imposer à toute force, nuisances visuelles, on finit par ne plus les distinguer les unes des autres. En fin de compte, elles ne font plus qu'une sorte de fond colorié qui "anime", qui "égaie" le paysage urbain, et ce ne serait en soi pas si mal, s'il n'arrivait parfois qu'on n'ait pas du tout envie d'être animé ni égayé. Ces visages font leur retape de leur côté, nous marchons du nôtre, ils sont si nombreux, ils ne valent pas le détour, passons.

Dans ce grouillement d'images, tout se mêle et s'annule pour se fondre dans l'indifférenciation, et donc l'indifférence.

Or rien de tout cela avec le visage de la candidate.

JUSTIFIÉE

Quasiment pour la première fois, une de ces innombrables images dans notre paysage semble entrer directement en moi, ou bien émaner directement de moi, et coïncider avec une figure intérieure jusque-là gommée.

Ou plutôt elle semble rassembler des milliers de traces qui ne pointaient que des impasses, des pans de la conscience laissés à l'abandon. Elle rassemble tout cela en une figure intelligible, visible, portée à l'attention de tous. Ce visage, c'est celui de la candidate. Ce visage, c'est moi.

Ainsi, pendant quelques semaines, je vaque dans la ville, dans les rues, dans les couloirs du métro, dans un accord nouveau entre ma personne et le monde. Les dissensions sont toujours là, alimentant l'éternel discours intérieur qui m'est une seconde nature, mais elles ne sont plus de mise, adieu démangeaisons et urticaires diverses. Le visage de la candidate a balayé tout cela. Grâce à elle, j'existe aussi dans le monde. Je suis justifiée.

D'une façon stupéfiante et si massive que je ne cherche d'abord pas à me l'expliquer, je suis justifiée.

Je crois n'avoir jamais connu cet état. J'en éprouve d'abord les effets, un bien-être, une façon d'être plus directe, plus ouverte. Quelque chose s'est normalisé pour moi dans le monde. Une division interne très ancienne, devenue presque imperceptible, s'est atténuée, presque effacée.

Je suis comme quelqu'un qui a longtemps traîné une douleur chronique,

une gêne si ancrée qu'elle fait partie de l'ordre des choses. Cette douleur sourde, devenue la normalité, a façonné toutes vos sensations, toutes vos perceptions, votre être pour tout dire. Sa disparition abrupte est étourdissante. Il faut se réadapter. Le soulagement n'est pas localisable. Une étincelle se propage. De proche en proche, le soulagement gagne tout un réseau enchevêtré et bien enfoui. Et voilà, il me faut bien le reconnaître, je suis contente, je suis joyeuse, ça alors !

J'ai apprécié d'autres personnalités politiques, mais il se passe bien autre chose avec la candidate.

De quoi s'agit-il ? De réparation d'une injustice ? Certainement. L'injustice à l'égard des femmes est si ancienne, aussi loin qu'on remonte dans le temps, quelque civilisation qu'on interroge, elle est là. Elle a parfois été atroce, parfois plus supportable, et parfois si bien masquée qu'on aurait presque honte d'en faire mention.

Il y a peu de départements d'histoire des femmes et du féminisme dans nos universités. En musique, en littérature, en philosophie, en mathématiques, les œuvres des femmes ont été empêchées d'advenir et, lorsqu'elles sont malgré tout advenues, elles ont été largement occultées. Le sort fait aux femmes et leurs luttes ne sont pas enseignés à l'école

de la République. Nos grandes spécialistes de la question sont peu connues du grand public. Aujourd'hui, le nom de Michel Foucault évoque quelque chose à des gens même moyennement avertis, évoque au moins la situation des prisons, celui de Pierre Bourdieu la situation des pauvres, celui de Bernard-Henri Lévy les victimes des guerres du Kosovo ou du Darfour, Glucksman la Tchétchénie, Salman Rushdie la censure islamiste, notre subtil footballeur Lilian Thuram la discrimination envers les Noirs. Mais connaît-on à l'égal de ces noms Michelle Perrot, Françoise Héritier, Antoinette Fouque, Séverine Auffret, Françoise Collin, Geneviève Fraisse, Françoise Thébaud, Françoise Gaspard, Arlette Farge, Michèle Riot-Sarcey, et même Julia Kristeva, Luce Irigaray, et bien d'autres ?

La campagne présidentielle voyait pour la première fois une femme en position de devenir chef de l'Etat. J'ai pensé que ce serait sûrement l'occasion d'un grand remue-ménage intellectuel dans nos médias, qu'il y aurait des débats à la télévision avec des spécialistes des féminismes, des mises au point historiques dans les journaux, des articles de fond, des documentaires, tout un travail pédagogique comme il arrive qu'il y en ait aux grands moments de notre histoire

(comme, par exemple, au moment du référendum sur le projet de Constitution européenne). Il y en a eu, mais très peu, et rien de sérieux dans les émissions et magazines où se fait l'opinion du plus grand nombre.

On a discuté de tout, mais on a considéré comme un à-côté ce fait radicalement nouveau pourtant : l'arrivée possible d'une femme à la tête de notre pays. Si le sujet est venu sur le tapis, il y est venu dans la mesure où il pouvait créer une polémique sexy et distrayante, de la couleur dans la grisaille de l'habit politique. Et, de toute façon, le postulat qui s'imposait était que ce sujet-là était anodin, futile au pire, et devait demeurer secondaire. Il y avait plus important à traiter.

Il y a toujours plus sérieux, plus important à traiter que le sujet des femmes.

TERRITOIRES DU NOIR

Après un mois de mai qui ressemblait à un mois de juin*, voici une chute brusque des températures, ciel colonisé de nuages menaçants, rafales de vent, branches cassées sur les trottoirs, la pluie.

* Mai 2007.

Etrange comme alors il me semble être revenue au lieu qui m'est destiné, celui auquel j'appartiens, hanté d'une tristesse indéfinissable, tissée à ma vie dès ses premiers jours, peut-être même avant, si familière. Les belles journées ensoleillées me semblent toujours prêtées, pas vraiment faites pour moi. J'attends sourdement le moment où elles me seront retirées, où je me retrouverai dans le lieu de pluie et de vent, sous un ciel crépusculaire, le cœur mystérieusement étreint.

Les humains qui se pressent aux terrasses des cafés, bras nus, jambes nues, qui se déploient dans les rues, oiseaux jacasseurs et colorés, et qui rient au soleil comme si la lumière éclatante et la douce chaleur leur étaient des cadeaux de naissance, des cadeaux naturels auxquels ils ont droit, ces humains m'apparaissent un peu comme des extraterrestres.

Oh, je fais comme eux, contente aussi, profitant de la belle journée, mais il me semble que je suis en effraction, et quand le ciel s'assombrit, que les nuages et le vent reprennent leur obscure domination, un grand calme m'enveloppe. Silence intérieur, une présence muette circule, elle est là, je ne sais ce qu'elle veut, je le sais pourtant, j'attends.

Et les gens qui marchent vite, visages refermés, corps repliés sous les vêtements, oui, ils me semblent parfois plus fraternels dans leur déroute solitaire, courbés contre le vent mouillé, affairés comme à l'ordinaire, mais éprouvant peut-être le frôlement furtif de la présence muette.

Pendant la campagne de la candidate, je n'ai pas rencontré les territoires du noir. Je les appelle ainsi, mais ils ne sont pas si sombres, ils ont leur douceur, et je suis habituée à eux. Cependant, durant la campagne, je n'ai guère pensé à eux. Quand ils sont absents, on ne les oublie pas, mais on les laisse dans leur absence. Les jours qui ont suivi le vote final et la défaite de la candidate, j'ai été moins triste que beaucoup d'autres. C'est que j'avais retrouvé des territoires familiers, quelque chose était passé comme une comète et s'était éteint. Mais j'avais connu une saison radieuse, pour une fois elle ne m'avait pas semblé étrangère, je ne m'y étais pas sentie en effraction. Le soleil qui brillait alors presque sans discontinuer brillait aussi en moi, et j'en avais profité intensément.

Cette saison, je ne l'ai pas rêvée, elle a bel et bien existé, je l'ai partagée avec beaucoup de gens qui ont éprouvé le même sentiment que moi, elle est en moi et ne se laissera pas effacer.

Je pourrais dire que c'est le visage de la candidate qui s'était éteint dans le ciel où miroitent à l'infini les images que nous projetons. Mais ce serait lui faire endosser une histoire qui n'est pas la sienne. Et, d'ailleurs, il ne s'est pas éteint, il s'est simplement reculé. Disons plutôt que je ne suis plus dans la vibration excitée de la campagne électorale.

Je suis dans une demi-saison, retournée dans mes abris intérieurs, où le temps s'écoule plus lentement, où je peux penser à ce qui s'est passé, à ce qui m'est arrivé.

Des réactions auxquelles je n'ai pas prêté attention sur le coup, tant elles étaient instinctives, mais sur lesquelles je veux revenir maintenant.

LA REINE SUR L'ÉCHIQUIER

J'ai peur qu'elle ne se fatigue, j'ai peur que sa beauté ne se fane. Pris au hasard par de rudes caméras dans la lumière blême d'une rue ou d'un couloir, son visage est vulnérable. Je vois les ridules au coin des yeux, devine la peau fine sur l'ossature, un léger creusement sous les yeux. Je guette avec anxiété le souci, l'abattement, regarde furtivement autour de moi pour voir si d'autres les ont

remarqués. Dans cinq ans, comment sera ce beau visage ? Je ne veux pas qu'on l'abîme, je veux qu'il garde son rayonnant et lumineux sourire, que m'arrive-t-il ?

Est-ce bien elle, la femme politique, la candidate présidentielle, que je vois lorsque je suis étreinte ainsi d'inquiétude, ou saisie d'une joie spontanée, presque enfantine dans son élan ?

Et si ce n'est elle, qui est-ce ?

Quelles images l'image de ce visage a-t-elle rejointes en moi ? Quelque chose est à l'œuvre que je ne maîtrise pas, que je comprends mal, qui m'emporte cependant, m'emporte avec bonheur. Je ne suis pas habituée à ce genre de bonheur, ni à la certitude. Au milieu de mon appartement, je m'arrête soudain au cours d'une tâche, me fige. "Après tout, que sais-tu d'elle ? me dit une voix contrariante. Après tout, que vaut-elle réellement ?" Un listing s'égrène, de tous les reproches qui lui sont faits, certains peut-être à raison, insiste la voix.

Rien à faire ! Tout est balayé, mon contentement demeure. Je suis bien, je ne suis pas divisée, je suis entière et contente. J'en éprouve un grand étonnement. Est-ce ainsi que vivent les autres ? La division m'est si coutumière, et l'incertitude : toujours entrer dans le parti de l'autre, ouvrir la porte de mon esprit

à ses arguments, pas seulement la porte de l'esprit, mais celle des émotions, devenir l'autre avant de porter jugement, de prendre décision. "Se faire l'avocat du diable", comme dit l'expression. Porosité diabolique en effet.

On ne sort pas indemne d'avoir été ainsi l'hôte, même temporaire, même volontaire, ou plutôt contraint par quelque ancienne torsion de l'être, d'avoir été l'hôte de ce qui vous est contraire. On en garde des réticences furtives, une prudence un peu triste, une contraction légère qui s'éprouve dans les muscles du visage et semble ne jamais disparaître tout à fait.

Pas avec la candidate.

Je suis gaie, pleine d'une audace nouvelle. Energie. Je n'ai plus peur du monde. Si souvent j'ai préféré le repli parce qu'avec la face d'une chose m'apparaît aussitôt son contraire, et encore cela serait-il simple. Ce qui m'apparaît en général, ce n'est pas l'ordinaire Janus biface, c'est un Janus démultiplié, un Janus aux visages en pelures d'oignon, qu'on ne finit jamais d'effeuiller tout à fait, et, quand on en est lassé, le temps de l'action ou de la repartie est depuis longtemps passé. Ainsi suis-je trop souvent perdue en de solitaires et filandreuses querelles.

Mauvaise argumenteuse, mauvaise débatteuse, mauvaise polémiqueuse, esprit d'escalier, émotions déferlant d'on ne sait où, qui escamotent au moment le plus critique la date nécessaire, le nom utile, la citation qui ferait mouche. Le mauvais génie de l'oignon s'amuse à me tirer brusquement de dessous les yeux la fiche mentale que je m'apprête à consulter, prestidigitateur cruel, né et grandi avec moi, frère siamois de l'esprit, vous comprenez qu'il est impossible à éradiquer.

Ne soyez pas trop navré (navrée, navrés, navrées) pour moi. Avec ce cadeau du doute, une fée de je ne sais où m'a donné quelques forces : ne lâche pas, petite, vas-y quand même, tu as ton honneur, tu dois, tu peux, tu feras… Et, étrangement, celle à qui je fais confiance, moi c'est-à-dire, se relève et fait ce qu'elle doit.

Or voici ce qui m'arrive avec la candidate.

Je dis "la candidate", je dis "elle", je n'ose pas dire son nom, car s'agit-il vraiment de Ségolène, de Mme Royal ? Il s'agit d'une femme en moi, qui a les traits de son visage. C'est de celle-là que je parle, pas une seconde je n'aurais la prétention de parler de la vraie, que je ne connais pas, n'ai jamais rencontrée ni vue de près. Je parle de la candidate, la reine sur l'échiquier.

Donc voici ce qui m'arrive, en ce point quelconque de mon appartement où je me suis figée, mains abandonnées sur le clavier, ou regard perdu sur la pointe des arbres à mon balcon : soudain la discussion intérieure est terminée, le résultat est positif, totalement rassurant, appuyé sur de solides moments d'expérience, sur du "vécu" incontestable. Aucun doute, cette femme-là est ma reine, celle que je veux pour me représenter ici et partout dans le monde. Une pulsion joyeuse, un entrain bien vif, les neurones qui se connectent de partout dans le cerveau, ça crépite et étincelle, je suis en plein dans le mouvement des choses, au faîte de moi-même et au fait de tout le reste.

Sensation sûrement habituelle aux chefs, aux grands et petits décideurs, aux sommités de l'action, mais de moi fort peu connue et rarement éprouvée.

COLÈRES VIVES

Action, donc. C'est qu'avec ce contentement tout neuf, cet entrain si plaisant, ont surgi beaucoup de colères. Ce n'est pas contradictoire : les colères bien vives, rouges comme des radis, vertes comme des pommes, noires comme des

chardons, ces colères-là poussent avec l'engrais du contentement et l'entrain. Elles croissent avec vigueur, se haussent du col, réclament qu'on leur fasse droit.

Je vais le faire, puisque je tiens une si grande forme. Je ne vais pas les enterrer, mes belles colères, sous la dalle de la mélancolie, je ne vais pas les laisser pourrir par la racine. Je vais les exprimer, leur donner voix, et en public qui plus est.

Pour une fois, je ne me contenterai pas de regarder les acteurs habituels mener leur combat sur l'échiquier. Je ne connais guère les jeux d'échecs, n'en pratique pas les subtilités guerrières. Pas pour moi ce damier infernal. Mais, sur cet échiquier-là, il y a la candidate. Une reine pour de vrai. Sur l'échiquier politique, qui étrangement est devenu mon échiquier personnel, il y a une reine en chair et en os, il y a "ma" reine.

Comment le sais-je, que c'est "ma" reine ? Je le sais parce que le pion que je suis a envie de sauter sur le damier. D'ordinaire le pion que je suis se laisse assez facilement jeter sur le bas-côté avec les autres, vainqueurs ou vaincus, il s'en fiche, pense-t-il. Son vrai jeu à lui ne se passe pas sur cet échiquier-là, alors basta.

Mais pas cette fois. Le pion frétille, le pion se sent concerné, il n'a pas peur du tout. Cependant que peut-il faire, sur le

vaste damier sauvage, parmi les cavaliers qui déboulent lances en avant, parmi les fous et les tours, dans le fracas de cette bataille dont il connaît mal les règles ?

Eh bien, que la bataille aille selon ses règles ! Le pion a les siennes et, pour la première fois, il a le sentiment, la certitude, que ses règles à lui valent bien celles des autres. Donc, le voici qui saute sur le damier, s'oriente sur les terrains de bataille, et bien sûr choisit celui des mots…

ARTICLE

Et me voici à l'ordinateur, en train de fourbir un article. Surprise, c'est facile. Pas d'arrière-pensées, de réticences, de ratures, pas d'abandon désabusé à mi-chemin. J'écris ce que j'ai envie de dire, et ce que j'ai envie de dire coïncide avec ce que je suis. C'est finalement une chose bien étrange.

A soixante ans passés, j'écris un texte qui, pour la première fois, ne relève pas de la littérature. J'écris un article politique. Une femme pour la première fois dans mon pays se trouve au second tour d'une élection présidentielle, une femme donc est en position d'être chef de l'Etat, et j'écris un article politique pour la première

fois de ma vie. La coïncidence n'est pas de hasard, la coïncidence parle d'elle-même.

Valeur de l'exemple, de la mise en situation, de la réalité agissante. Démonstration immédiate, irréfutable.

Ensuite que se passe-t-il ? L'article est envoyé au journal *Le Monde*. La réponse n'est pas enthousiaste. L'interlocuteur au téléphone tergiverse. A ce stade, en temps normal, je serais affreusement gênée, serais prête à reconnaître tous les défauts du monde à mon texte, n'aurais qu'une envie : rentrer sous terre et n'en parlons plus. Or je n'éprouve qu'impatience. Les explications de mon interlocuteur ne m'intéressent pas, j'essaie de couper court, c'est que je n'ai plus de temps à perdre, j'en ai déjà tant perdu. J'ai perdu des années, des siècles. Maintenant je suis très pressée… Dans l'immédiat, pressée de proposer mon article ailleurs. *Libération*, donc. Il se trouve que le numéro entier du lendemain est confié à des écrivains, article envoyé, aussitôt accepté.

En ai-je fini ? Pas du tout. Une source s'est ouverte, je trépigne sous un déferlement, non je n'en ai pas fini. Il y a encore à dire, et à dire. Je veux écrire un autre article. Là-dessus, pause.

Et maintenant, il faut comprendre ceci que je vais tenter d'expliquer, il faut le

comprendre de l'intérieur. Ce que je demande, c'est ce que tout romancier espère de ses lecteurs : *"a suspension of disbelief"*, un suspens de l'incrédulité, une empathie provisoire. Donc, si vous le voulez sincèrement, revenez avec moi dans mon bureau, où je viens de terminer ce premier article et où je réfléchis à un second.

Cette situation est la situation ordinaire de l'écrivain : il est seul dans son travail, toujours seul…

LE NEUTRE, QUI N'EST PAS NEUTRE MAIS MASCULIN…

Il, il, il… Ah, que me gêne ce "il" qui se veut neutre, représentant de l'universel, et qui est nécessairement masculin dans notre grammaire !

Voyons, reprenons cette dernière phrase avec le féminin pour voir. "Cette situation est la situation ordinaire de l'écrivaine : elle est seule dans son travail, toujours seule." La différence saute aux yeux : on se demande si c'est parce qu'elle est femme que l'écrivaine est seule – elle n'a donc pas de mari, pas d'amant, la pauvre ! Alors que, dans le premier cas, il est clair que c'est parce qu'il est écrivain que l'homme dont nous parlons est seul.

La généralité pour le “il”, le particularisme pour le “elle”. La généralité noble d’un côté, le particularisme dérisoire de l’autre.

Je relève de ce particularisme-là. Que faire ? Plier devant la contrainte de la langue, une langue que je n’ai pas choisie, sur les partis pris de laquelle je n’ai pas pu peser, une langue qui reflète la relégation des femmes dans la catégorie seconde. Comme elles le sont dans la numérotation de la Sécurité sociale : numéro un pour les hommes, numéro deux pour les femmes. Vous souriez ? Ce n’est pas grand-chose, sinon que ce pas grand-chose, ajouté à pas grand-chose, et encore, et encore, et encore…, cela finit par faire beaucoup.

L’écrivaine seule dans son bureau à explorer des territoires que nul ne lui a demandé d’explorer, à ouvrir des chemins que nul ne lui a demandé d’ouvrir, seule toujours, sans autre référence que sa propre règle qu’elle se forge au fur et à mesure, se glissant dans des interstices du monde que personne n’a encore nommés, cherchant une langue à travers les failles de la trop vieille langue, cherchant un rythme qu’elle est seule à entendre, dans une certitude que personne ne vient corroborer, qui pourrait tout aussi bien ressembler à de la folie

s'il n'y avait l'épreuve du réel par la publication et la rencontre avec des lecteurs, l'écrivaine n'est pas préparée à parler haut et fort.

Il en va de même, bien sûr, pour de nombreux écrivains, d'un sexe comme de l'autre. Il n'empêche que la langue écrite, notre langue commune, a d'abord été la maison des hommes. Elle porte les traces de cette antique appropriation à tous les tournants.

"Le masculin l'emporte sur le féminin." Comme des milliers d'écoliers et écolières, j'ai sagement répété cette formule, sans me poser la moindre question, c'était l'ordre du monde, cela allait de soi. Pourtant, pourtant… A la maison, mon père devait donc l'emporter sur ma mère et moi réunies ? Non, bien sûr. Et mon petit frère l'emportait-il sur moi ? Certainement pas. Egalité totale entre les enfants, répétaient nos parents. A la maison, dans ma vie réelle, la règle de grammaire ne s'appliquait pas, de toute évidence.

Dissonance infime, passée inaperçue de moi bien sûr, mais rien de l'enfance ne se perd. Et je suis sûre que chez nos hommes politiques, au soir de la primaire socialiste, la phrase ancienne, virus dormant mais pas mort, s'est réactivée violemment, essaimant à travers les couches épaisses du temps pour semer un

ravage irrépressible. Ce ravage continue aujourd'hui, encore amplifié par la défaite de la candidate. C'est une rage proprement puérile qui s'exerce à son égard. "Le masculin l'emporte sur le féminin." Le féminin a voulu transgresser la loi secrète, et voilà ce qui est arrivé : le masculin l'a emporté quand même !

Cinq infirmières bulgares et un médecin palestinien, cela fait "ils". Dans la balance de la grammaire, l'homme pèse plus lourd que cinq femmes. J'ai noté cependant que la règle gênait les journalistes. Ils ne pouvaient dire "elles", ce qui, grammaticalement, aurait exclu le malheureux médecin. Et, si un sentiment diffus du politiquement correct les y poussait malgré tout, ils se trouvaient devant une autre difficulté, bien plus dérangeante. Ce "elles" englobant le médecin le diminuait, le rabaissait. Immanquablement et quoi qu'ils en aient, cet homme s'en trouvait dévalorisé. Vacillation d'une fraction de seconde dans le reportage ou le commentaire.

La langue suit une courbure trop anciennement inscrite pour pouvoir être redressée. Redressée où, comment ? On ne peut parler hors de cette langue, et elle a été écrite depuis toujours par des hommes essentiellement. Nous sommes piégés par sa codification particulière.

J'ai aimé d'emblée la langue anglaise, en partie parce qu'elle n'est pas aussi sexuée que le français. Les objets sont neutres, hommes et femmes ensemble ne forment pas un "ils", mais un *they* qui les met à égalité. Une épine en moins sur la langue, *on the tongue*.

Mais cette courbure ancienne n'affecte pas seulement les accords de genre. Elle affecte toute une structure de pensée, où le féminin a été pendant des siècles hors jeu.

Il y a longtemps, je me suis heurtée de plein fouet à ce mur secret dans la langue. Il me fallait, pour les histoires que j'écrivais alors, un personnage sans qualité ni sexe définis, observant l'étrangeté du monde. Je n'ai pas pu sauter l'obstacle : j'ai fait de mon personnage un "il", parlant au masculin. Une "elle" entraînait aussitôt une masse d'images subliminales, seins, fesses, marmaille, ménage, soucis vulgaires. Et faisait anticiper le mépris de lecteurs goguenards. Je n'ai pas pu. L'universel ne pouvait être au féminin. C'était il y a plus de trente ans. J'étais sous influence, dans une admiration éperdue et péremptoire pour Kafka, pour Beckett. Aujourd'hui mon admiration pour ces auteurs est inentamée, mais mon idée de l'universel a changé. Ils sont eux, je suis moi.

"Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement", a dit Boileau. Vraiment ? Ce qui se conçoit clairement n'existe que dans la langue traditionnelle, dans une vision du monde forgée par cette langue et inversement. Ce qui s'énonce clairement, c'est ce qui se conçoit dans une langue qui suit les chemins empruntés de tous, chemins tracés de longue date par commodité, ou par la volonté des plus forts, ou selon les pentes naturelles si tant est qu'elles existent. Et ces chemins sont bien étroits comparés à l'immensité du Réel. En littérature, c'est dans les fonds mouvants à côté des grandes routes que souvent j'ai dû chercher mon chemin.

Et je sens bien qu'il en ira de même pour cette exploration de la saison où j'ai été si étonnamment contente. Il va me falloir faire de la politique avec des mots qui ne sont pas ceux de la politique, avec une écriture qui s'en ira pêcher des objets qui ne sont pas estampillés "politiques".

Qui le sont pourtant.

FEUILLES DE JOURNAUX

Quelle force a soulevé la romancière que je suis pour qu'elle trouve le désir de

s'en aller batailler sur le terrain des grandes feuilles du papier journal ?

Abandonner pour un temps la solidité compacte du livre, ce parallélépipède enclos que n'ouvrent que ceux qui le veulent bien, où ne s'exerce que la seule volonté de l'auteur et qui n'appelle pas nécessairement de réponse. Sous la carapace de la couverture, le roman a son existence organique propre, comme un être vivant, il est à prendre ou à laisser, il est.

Le journal, c'est autre chose. Les articles s'y confrontent, béliers front contre front, le journal est une orchestration chaque jour renouvelée avec la basse continue qui est la tonalité éditoriale et par-dessus la cacophonie de rumeurs furieuses. Les larges feuilles claquent et se plient dans le vent, jonchent les escaliers du métro, rejoignent dès le soir les grands cimetières des poubelles, emportant, mêlées à l'encre d'imprimerie, des empreintes digitales de toutes sortes.

Le journal est un terrain que je ne pratique pas, sur lequel pourtant, en cette saison tardive de ma vie, j'ai le désir d'aller. Pour quoi y faire ?

L'écrivaine veut faire savoir ce qu'il en est pour elle, de ce qui se passe en ce moment dans la vie nationale de son pays.

Elle veut faire savoir que la présence d'une reine briguant la place tenue jusque-là par des rois ne lui est pas indifférente, lui paraît même un événement extraordinaire, digne de commentaires approfondis.

A LA RADIO, A LA TÉLÉVISION, OÙ LE FÉMININ ?

Or où est la réflexion, où l'entend-on, où la lit-on ? Nulle part, ou un petit peu, en passant. Dans les stations de radio réputées pour leur haut niveau de réflexion, tout continue comme devant : les mêmes petits groupes de messieurs qui font autorité depuis des années poursuivent leurs analyses du même ton assuré et tranquille, ce ton particulier qui fait pour moi, d'ordinaire, tout le charme de ce type d'émission.

Je les imagine enfoncés dans des fauteuils de cuir, dans quelque club prestigieux réservé aux gentlemen de bonne compagnie, tirant sur leur cigare et sirotant le vin vieux servi par le maître d'hôtel attentionné. Le tumulte du monde est filtré par des fenêtres à triple épaisseur, étouffé par les rangées d'étagères fournies en excellents livres et revues, qu'ils ont lus. La preuve en est l'excellence de leurs analyses.

L'écrivaine (moi) est assidue à l'écoute de ces émissions radiophoniques. Elle se pose à plat ventre sur le lit ou le canapé, visage entre les mains, et se laisse bercer au flux et reflux des voix. A chaque intervenant son tour, il y a peu de chevauchements, peu d'énervements dans ces échanges, on y suit un déroulement harmonieux, guidé par le maître de la cérémonie, on est poli, on se connaît, on est entre gens de qualité, on est entre soi.

Et certes cela fait du bien, dans le grand tohu-bohu de l'actualité, de faire retraite dans les lieux de la réflexion et de l'analyse. Cela fait du bien, dans le petit tohu-bohu de la vie quotidienne, de faire une pause et d'élever ses pensées par-dessus ses soucis à soi.

Ces voix. Posées, chaque syllabe bien détachée, un espace entre chaque mot, un rythme égal, syntaxe qui se déroule dans toutes ses étapes, atteint son terminal sans coup férir. Pas de bafouillage, pas d'hésitation, contrôle total. L'humour, lorsqu'il passe, soulève à peine un frémissement, on s'est compris, n'insistons pas. Parfois un brin d'agitation, comme l'écho contenu d'un orage lointain, il faudrait connaître très bien le parleur pour comprendre d'où vient l'orage… Tout cela est délicieux. Hypnotisant flux de paroles. Je suis hypnotisée.

Tiens… Pas de voix de femme. Mais oui, c'est vrai, pas de voix de femme. Cela ne m'avait pas frappée jusque-là, cela me frappe soudain. Ni ici ni là, ou très peu. Voyons, me dis-je, ne serait-ce pas l'occasion, le moment ? Une femme est arrivée sur l'échiquier dans la position de la reine, et pas un mot là-dessus ? Ne serait-ce pas le moment de convier des historiennes, des sociologues, des politologues, des ethnologues, des anthropologues pour analyser ce phénomène ?

Il n'en manque pas, de femmes spécialistes, même si on les voit et les entend peu. On passe bien au peigne fin tous les autres aspects de cette campagne électorale, comment se fait-il que celui-ci, unique pourtant, ne fasse pas l'objet de débats, d'interviews ? On parle de tout et de rien, on invite des spécialistes de la spécialité, mais pas de panel de spécialistes du féminin. Pas de mise en perspective historique, pas de comparaisons avec d'autres pays, rien de rien, ou une ou deux fois, et presque pas sur nos écrans de télévision, et pas aux heures de grande écoute.

Nous nous pensons au-delà de cela, c'est une question qui concerne les populations primitives ou les nations d'ailleurs, ou des groupes sociaux qu'une actualité éphémère remet sur le devant

de la scène. Mais en ce qui concerne les femmes de France en leur majorité, nous serions au-dessus de cela, notre pays au-dessus de tout soupçon, et mes messieurs pérorant si intelligemment et avec une autorité si tranquille, si profondément assurés de leur légitimité, n'ont pas eu l'idée de s'attarder sur la question, de l'approfondir véritablement.

C'est qu'il n'est pas facile de se mettre à la place de l'Autre, en l'occurrence à la place du Féminin. Et ces Autres, les femmes c'est-à-dire, ont bien du mal elles aussi à se mettre en leur propre place, à penser leur propre place, elles sont si habituées à se penser dans le miroir masculin. Tant et si bien qu'il y aurait trois sexes : la femme, l'homme, et la femme colonisée par l'homme. Encore cela serait-il simple, mais les catégories se mêlent, se chevauchent et s'embrouillent à tout instant, pas nécessairement sur les mêmes terrains, pas nécessairement en même temps, ni aux mêmes âges ni de la même façon ni dans des proportions quantifiables.

Or, justement, la reine arrivée sur l'échiquier fait que soudain tout cet étrange enchevêtrement, ce brouillage trouble, remonte au jour, et tout un chacun de se contorsionner dans cette lumière nouvelle, et la reine elle continuant imperturbablement

en son être féminin, et moi, remuée, tremblant d'une sorte de force qui pousse à toute allure en moi, sentant bien que quelque chose se passe, qui ne s'est encore jamais passé.

Et je suis portée hors de moi-même sur cette scène extérieure qui rejoint si étonnamment et pour la première fois ma scène intérieure. Mais… suis-je la seule de mon espèce, la seule à me sentir ainsi concernée, de cette façon à la fois obscure et éclatante ?

Est-ce juste une affaire entre moi et moi ?

Il me faut le savoir.

SIGNATURES

J'envoie mon second article à quelques amies écrivaines. Réponse immédiate : tout ce que j'ai écrit leur est évident, elles en rajoutent même, dans l'indignation ou l'enthousiasme, dans l'argumentation ou la passion. Mais… est-ce justement parce qu'elles sont mes amies, les aurais-je élues inconsciemment parce qu'il y avait cette similitude secrète entre nous ?

Il faut voir plus loin, des écrivaines que je ne connais pas personnellement. Recherche d'adresses, d'abord, c'est dire à quel point nous n'existons pas comme

groupe. Je ne m'en étais pas inquiétée jusque-là, fuyais plutôt toute grégarité. Je le déplore maintenant. Des groupes d'études, de recherche ou de lutte existent, je le sais fort bien, mais *quid* des romancières plus spécifiquement ? Question maintenant : vais-je me faire rabrouer ou moquer, qui suis-je après tout, pour solliciter des signatures ?

Mais non, l'habituelle dépréciation de soi-même ne se fait pas. Pas le moindre élan de reculer, au contraire de plus en plus d'énergie, et tant pis si ridicule, et tant pis si refus essuyés, et tant pis si ceci, et tant pis si cela. Objections intérieures réduites à la taille d'insecte, que l'une se montre, et pan sur la tête, retourne dans ton trou, larve, carapate-toi, cancrelat, tu n'existes pas. Courriels enfin envoyés, et réponses, même de celles qu'en temps ordinaire je n'aurais pas osé approcher. Pourquoi d'ailleurs ? Oui, pourquoi ?

Pas le temps de réfléchir. Une certaine rouerie m'est venue. Plus guère de timidité, de l'amusement bien plutôt, et aucune angoisse du refus, cette compagne de l'écrivaine, la vieille vieille compagne hagarde, avec ses yeux battus, ses mains tremblantes, et ses balbutiements, où est-elle passée celle-là ? Elle a disparu.

La reine sur l'échiquier l'a fait disparaître, est-ce possible ?